

Nous sommes reçus au village par des officiers qui font preuve d'une amabilité qui met dans l'embarras.

Un capitaine, qui est avocat à Turin, ne m'appelle que son « cher collègue ». Un sous-lieutenant qui est né à Bizerte me parle de nos relations communes.

C'est par eux que nous avons obtenu la libération des quatre cinquièmes de l'effectif.

Ils ne se gênent pas pour déclarer que la présence de ces travailleurs est une stupidité, qu'ils ne demanderaient pas mieux que de les libérer tous, s'ils en avaient le pouvoir.

De leurs conversations transperce une rancune à peine voilée contre leurs alliés, qui les traitent avec dédain. Par contre ils parlent de leurs ennemis sans la moindre animosité.

La partie sera belle pour les nôtres au jour de l'offensive.

Siez m'affirme avoir recueilli des confidences beaucoup plus catégoriques. Je le crois sans peine.

\* \* \*

Nous terminons la journée par une visite au camp. Là aussi les hommes sont déprimés. La mauvaise humeur est générale.

Ils vivent sous la tente et souffrent du manque d'eau. Je leur promets de leur procurer un pompeau sur roues et un âne pour aller au puits.

Je leur fais part de ma visite au colonel et j'annonce le départ de la relève pour le lendemain. Ils sont contents mais des discussions sans fin s'élèvent pour la désignation des élus.

Le chef du camp et le médecin décideront.

La nuit tombe. Nous rentrons à Sbikha où nous nous installons pour la nuit sur la paille d'une écurie.

28 Mars

Nous voici sur le chemin du retour. La route est

jalonnée par des carcasses de véhicules de toutes sortes.

La R.A.F. est passée par là.

En cours de route le chauffeur nous suggère de nous arrêter à Djehibina pour acheter des œufs.

Nous nous rendons au village et commençons nos emplettes.

Au bout d'un moment, nous sommes entourés par la foule et nous percevons des réflexions hostiles.

Le chef du village s'avance et nous invite à décliner notre identité. Je lui exhibe ma carte de police et mon laissez-passer.

Il n'insiste pas, mais l'impression de malaise persiste. Nous entendons murmurer : « Ce sont des Juifs. »

Je donne aussitôt ordre de suspendre les achats et de démarrer.

A deux kilomètres du village, nous nous arrêtons dans une ferme habitée par un ami, M. Ronzetti, Inspecteur Régional des Affaires Economiques.

C'est un homme charmant, qui est venu en aide à nos travailleurs en toutes circonstances. Il vit isolé avec sa femme et les visites lui font plaisir.

Au bout d'une heure nous prenons congé.

Quelle n'est pas notre surprise de trouver à la sortie de la maison une délégation de villageois qui nous attend.

A quelques mètres derrière, à la porte de l'enclos, stationne une foule menaçante.

Le chef explique qu'il nous considère comme des suspects, des parachutistes probablement, et qu'il a décidé de nous mettre en état d'arrestation.

M. et Mme Ronzetti protestent, montrent nos papiers, déclarent nous connaître. Au surplus, les gens du village ne sont chargés ni de la police, ni de la sécurité militaire. Rien n'y fait. Les Arabes exigent de s'emparer de nos personnes.

D'un coup d'œil M. Ronzetti nous fait signe et

nous bondissons dans l'automobile qui démarre aussitôt.

Cette fuite avait été prévue. La foule devant le portail nous barre le passage.

« Fonce quand même et emballe le moteur », dis-je au chauffeur.

Avec un bruit d'enfer, accélérateur à fond, mais moteur débrayé, la voiture avance sur nos agresseurs qui ne bougent pas. A la dernière seconde ils s'écartent quand même et nous passons.

Une grêle de pierres s'abat sur nous et fait résonner les tôles. Le fracas est impressionnant.

Fort heureusement aucun organe mécanique n'est atteint et nous nous éloignons à toute vitesse de ce lieu si peu hospitalier.

Mais qu'est-il arrivé à ce bon M. Ronzetti ?

### 31 Mars

Les nouvelles du front sont bonnes. Tout le monde est content.

La B.B.C. annonce que la ligne Mareth est enfoncée, que la huitième armée est entrée à Gabès.

Radio-Alger annonce aussi qu'un débarquement anglais a eu lieu à Sfax, mais la nouvelle est inexacte.

Dans les quartiers juifs la joie a été exhubérante, mais combien c'est compréhensible.

A dix heures nous voyons arriver Zaewecke avec son visage des mauvais jours.

Que va-t-il encore arriver ?

Il entame alors un discours fulminant, martelant le bureau à coups de poing.

Les Juifs répandent de fausses nouvelles et se réjouissent trop tôt. Ils disent que Sfax est prise et que les Américains seront là dans quelques jours.

C'est faux et les Américains ne seront jamais à Tunis. Nous devons en prendre notre parti et ne pas essayer de braver la colère des autorités allemandes.